

Corpus Auditions d'entrée COA

Année 2026 - 2027

Sommaire

<u>Le Triomphe de l'Amour</u> , Marivaux	-----	2
<u>Électre</u> , Siméon	-----	4
<u>Le Misanthrope</u> , Molière	-----	6
<u>Roberto Zucco</u> , Koltès	-----	8
<u>Beaucoup de bruit pour rien</u> , Shakespeare	-----	10
<u>399 secondes</u> , Melquiot	-----	12
<u>Amphitryon</u> , Plaute	-----	14
<u>La demande en Mariage</u> , Tcheckov	-----	16
<u>Le bruit des os qui craquent</u> , Lebeau	-----	18
« Le Magicien », Levin	-----	20
<u>La Pluie d'été</u> , Duras	-----	22

Le Triomphe de l'Amour, Pierre de Marivaux ; Acte II, Scène 10

Agis : Quoi ! Aspasie, vous me fuyez quand je vous aborde ?

Phocion : C'est que je me suis tantôt aperçue que vous me fuyiez aussi.

Agis : J'en conviens ; mais j'avais une inquiétude qui m'agitait, et qui me dure encore.

Phocion : Peut-on la savoir ?

Agis : Il y a une personne que j'aime ; mais j'ignore si ce que je sens pour elle est amitié ou amour ; car j'en suis là-dessus à mon apprentissage ; et je venais vous prier de m'instruire.

Phocion : Mais je connais cette personne-là, je pense.

Agis : Cela ne vous est pas difficile ; quand vous êtes venue ici, vous savez que je n'aimais rien.

Phocion : Oui, et depuis que j'y suis, vous n'avez vu que moi.

Agis : Concluez donc.

Phocion : Eh bien ! c'est moi ; cela va tout de suite.

Agis : Oui, c'est vous, Aspasie, et je vous demande à quoi j'en suis.

Phocion : Je n'en sais pas le mot ; dites-moi à quoi j'en suis moi-même ; car je suis dans le même cas pour quelqu'un que j'aime.

Agis : Et pour qui donc, Aspasie ?

Phocion : Pour qui ? Les raisons qui m'ont fait conclure que vous m'aimiez, ne nous sont-elles pas communes, et ne pouvez-vous pas conclure tout seul ?

Agis : Il est vrai que vous n'aviez point encore aimé quand vous êtes arrivée.

Phocion : Je ne suis plus de même, et je n'ai vu que vous. Le reste est clair.

Agis : C'est donc pour moi que votre cœur est en peine, Aspasie ?

Phocion : Oui ; mais tout cela ne nous rend pas plus savants ; nous nous aimions avant que d'être inquiets ; nous aimons-nous de même, ou bien différemment ? C'est de quoi il est question.

Agis : Si nous nous disions ce que nous sentons, peut-être éclaircirions-nous la chose.

Phocion : Voyons donc. Aviez-vous tantôt de la peine à m'éviter ?

Agis : Une peine infinie.

Phocion : Cela commence mal. Ne m'évitiez-vous pas à cause que vous aviez le cœur troublé, avec des sentiments que vous n'osiez pas me dire ?

Agis : Me voilà ; vous me pénétrez à merveille.

Phocion : Oui, vous voilà ; mais je vous avertis que votre cœur n'en ira pas mieux ; et que voilà encore des yeux qui ne me pronostiquent rien de bon là-dessus.

Agis : Ils vous regardent avec un grand plaisir ; avec un plaisir qui va jusqu'à l'émotion.

Phocion : Allons, allons, c'est de l'amour ; il est inutile de vous interroger davantage.

Agis : Je donnerais ma vie pour vous ; j'en donnerais mille, si je les avais.

Phocion : Preuve sur preuve ; amour dans l'expression, amour dans les sentiments, dans les regards ; amour s'il en fut jamais.

Agis : Amour comme il n'en est point, peut-être. Mais je vous ai dit ce qui se passe dans mon cœur, ne saurais-je point ce qui se passe dans le vôtre ?

Phocion : Doucement, Agis ; une personne de mon sexe parle de son amitié tant qu'on veut, mais de son amour, jamais. D'ailleurs, vous n'êtes déjà que trop tendre, que trop embarrassé de votre tendresse, et si je vous disais mon secret, ce serait encore pis.

Agis : Vous avez parlé de mes yeux ; il semble que les vôtres m'apprennent que vous n'êtes pas insensible.

Phocion : Oh ! pour de mes yeux, je n'en réponds point ; ils peuvent bien vous dire que je vous aime ; mais je n'aurai pas à me reprocher de vous l'avoir dit, moi.

Agis : Juste ciel ! dans quel abîme de passion le charme de ce discours-là ne me jette-t-il point ! Vos sentiments ressemblent aux miens.

Phocion : Oui, cela est vrai ; vous l'avez deviné, et ce n'est pas ma faute. Mais ce n'est pas le tout que d'aimer, il faut avoir la liberté de se le dire, et se mettre en état de se le dire toujours. Et le seigneur Hermocrate qui vous gouverne...

Agis : Je le respecte et je l'aime. Mais je sens déjà que les cœurs n'ont point de maître. Cependant il faut que je le voie avant qu'il vous parle ; car il pourrait bien vous renvoyer dès aujourd'hui, et nous avons besoin d'un peu de temps pour voir ce que nous ferons.

Phocion : C'est bien dit, Agis ; allez-y dès ce moment ; il faudra bien nous retrouver, car j'ai bien des choses à vous dire.

Agis : Et moi aussi.

Phocion : Partez ; quand on nous voit longtemps ensemble, j'ai toujours peur qu'on ne se doute de ce que je suis. Adieu !

Agis : Je vous laisse, aimable Aspasia, et vais travailler pour votre séjour ici ; Hermocrate ne sera peut-être plus occupé.

Électre, Jean-Pierre Siméon

Chrysothémis entre en courant, rayonnant de joie.

Chrysothémis :

Électre Électre
j'ai une grande nouvelle
sèche tes yeux écoute-moi
je t'apporte la joie des joies

Électre :

Quelle joie ma pauvre amie ?
les joies sont mortes à jamais

Chrysothémis :

Mais non
puisque Oreste est parmi nous
il est revenu
notre frère est de retour

Électre :

Tu es folle
ou tu te moques de moi

Chrysothémis :

Il est là je te jure
aussi vrai que tu me vois

Électre :

Quelle preuve peut-on avoir de l'impossible ?
qu'as-tu donc vu ?
qui te mette dans un état pareil ?

Chrysothémis :

Mais écoute-moi seulement

Électre :

Je t'écoute

Chrysothémis :

Eh bien voilà
j'arrive tout à l'heure sur la tombe
de notre père je m'approche et je vois
du lait du lait blanc répandu sur le tertre
et tout partout des brassées de fleurs
je regarde autour de moi personne
j'approche et je vois là
au sommet de la tombe une mèche
une mèche de cheveux là sous mes yeux
muette tremblante je la prends dans mes mains
ma gorge se noue les larmes me viennent
ces cheveux-là c'est lui ce sont les cheveux d'Oreste

Électre :

Je t'en prie tais-toi Chrysothémis

Chrysothémis :

Pourquoi donc ?

Électre :

Chaque mot va te mener plus loin dans le chagrin

Chrysothémis :

Je t'assure que j'ai vu

Électre :

Il est mort Chrysothémis
Oreste est mort
c'est fini

Chrysothémis :

Mais alors les offrandes sur la tombe

Électre :

On les a mises là justement je suppose
comme un hommage au mort

Chrysothémis :

Et moi qui étais si heureuse
je courais vers toi
oh non encore !
le malheur ne finira jamais

Électre :

Jamais
à moins que

Chrysothémis :

Quoi ?

Électre :

Il ne tient qu'à toi
si tu fais ce que je dis
aide-moi Chrysothémis j'ai besoin de toi
à nous deux nous tuerons les assassins
avec moi tu vengeras ton père
allons-nous rester sans rien faire
à contempler notre désastre ?
ils nous ont pris tous nos biens
la richesse et pire la liberté
nous n'aurons bientôt plus crois-moi
que la liberté de pleurer en silence
condamnées à vieillir seules
sans mari sans enfant surtout sans enfant
Égisthe sait bien ce que lui serait
un enfant né de toi ou de moi
tu vois bien petite soeur il n'y a pas d'issue
tuer ou mourir de honte c'est ton lot
tu peux troquer la honte contre la gloire
si tu l'oses on parlera longtemps
des deux soeurs de Mycènes de nous deux
on dira : *ce furent les soeurs courage*
écoute écoute-moi agis pour être libre

Chrysothémis :

Tu oublies Électre que tu n'es qu'une femme

et qu'Égisthe a la force brutale d'un homme
nos ennemis ont tous les pouvoirs
la chance leur sourit ils triomphent
t'obéir c'est courir vers l'abîme
allons Électre quitte enfin ta colère
ou du moins mets un peu de sagesse dans ta folie
oublie crois-moi ce que tu viens de dire
et pour moi j'oublierai de l'avoir entendu
que les pierres l'aient entendu c'est déjà trop
comprends donc que notre malheur est impuissant
céder devant ceux qui sont plus forts
c'est seulement Électre céder à la raison

Électre :

Donc c'est dit tu ne m'aideras pas ?

Chrysothémis :

Non
ça ne peut que mal finir

Électre :

Va rentre au palais
inutile de te retourner
n'attends pas que je coure derrière toi

Chrysothémis :

Aie donc raison contre tout et contre tous
mais quand tu seras dans le malheur
tu regretteras de ne pas m'avoir écoutée

Chrysothémis sort.

Le Misanthrope, Molière ; Acte IV, Scène 3

Alceste

O Ciel ! de mes transports puis-je être ici le maître ?

Célimène

Ouais ! Quel est donc le trouble où je vous vois paraître ?
Et que me veulent dire et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?

Alceste

Que toutes les horreurs dont une âme est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable

Célimène

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

Alceste

Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas le temps de rire :
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison ;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur
Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte ;
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trop grands châtements,
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.

Célimène

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

Alceste

Ah ! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre !

Mais pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts ;
Jetez ici les yeux, et connaissez vos traits ;

Célimène

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

Alceste

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?

Célimène

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse ?

Alceste

Quoi ? vous joignez ici l'audace à l'artifice ?
Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing ?

Célimène

Pourquoi désavouer un billet de ma main ?
Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

Alceste

Quoi ? vous bravez ainsi ce témoin convaincant ?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte ?

Célimène

Oronte ! Qui vous dit que la lettre est pour lui ?

Alceste

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre :
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre ?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet ?

Célimène

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il ? et qu'a-t-il de coupable ?

Alceste

Ah ! le détour est bon, et l'excuse admirable,
De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

Célimène

Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie ;
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie ;
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.

Alceste

Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé ?
Et jamais coeur fut-il de la sorte traité ?
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable ;
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent ;
A vous prêter les mains ma tendresse consent ;

Célimène

Et pourquoi si mon coeur penchait d'autre côté,
Je ne le dirai pas avec sincérité ?
Quoi ? de mes sentiments l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense ?
Et puisque notre coeur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle ?

Alceste

Je veux voir, jusqu'au bout, quel sera votre coeur
Et si de me trahir il aura la noirceur.

Célimène

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime

Alceste

Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;
Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,

Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable

Célimène

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !
Me préserve le Ciel que vous ayez matière

Roberto Zucco, Bernard Marie-Koltès ;

La Gamine : Enlève tes chaussures. Comment t'appelles-tu ?

Zucco : Appelle-moi comme tu veux. Et toi ?

La Gamine : Moi, je n'ai plus de nom. On m'appelle tout le temps de noms de petites bêtes, poussin, pinson, moineau, alouette, étourneau, colombe, rossignol. Je préférerai qu'on m'appelle rat, serpent à sonnettes ou porcelet. Qu'est ce que tu fais dans la vie ?

Zucco : Dans la vie ?

La Gamine : Oui, dans la vie : ton métier, ton occupation, comment tu gagnes de l'argent, et toutes ces choses que tout le monde fait ?

Zucco : Je ne fais pas ce que fait tout le monde.

La Gamine : Alors justement, dis-moi ce que tu fais.

Zucco : Je suis agent secret. Tu sais ce que c'est, un agent secret ?

La Gamine : Je sais ce que c'est qu'un secret.

Zucco : Un agent, en plus d'être secret, il voyage, il parcourt le monde, il va en Afrique. Tu connais l'Afrique ?

La Gamine : Très bien.

Zucco : Je connais des coins, en Afrique, des montagnes tellement hautes, qu'il y neige tout le temps. Personne ne sait qu'il neige en Afrique. Moi, c'est ce que je préfère au monde : la neige en Afrique qui tombe sur des lacs gelés.

La Gamine : Je voudrais aller voir la neige en Afrique. Je voudrais faire du patin à glace sur les lacs gelés.

Zucco : Il y a aussi des rhinocéros blancs qui traversent le lac, sous la neige.

La Gamine : Comment tu t'appelles ? Dis-moi ton nom.

Zucco : Jamais je ne dirai mon nom.

La Gamine : Pourquoi ? Je veux savoir ton nom.

Zucco : C'est un secret.

La Gamine : Je sais garder les secrets. Dis-moi ton nom.

Zucco : Je l'ai oublié.

La Gamine : menteur.

Zucco : Andreas.

La Gamine : menteur.

Zucco : Angelo.

La Gamine : Ne te moque pas de moi ou je crie. Ce n'est aucun de ces noms-là.

Zucco : Et comment le sais-tu puisque tu ne le sais pas ?

La Gamine : Impossible. Je le reconnâtrai tout de suite.

Zucco : Je ne peux pas le dire.

La Gamine : Même si tu ne peux pas le dire, dis-le-moi quand même.

Zucco : Impossible. Il pourrait m'arriver malheur.

La Gamine : Cela ne fait rien. Dis-le-moi quand même.

Zucco : Si je te le disais, je mourrais.

La Gamine : Même si tu dois mourir, dis-le-moi quand même.

Zucco : Roberto.

La Gamine : Roberto quoi ?

Zucco : Contente-toi de cela.

La Gamine : Roberto quoi ? Si tu ne me le dis pas, je crie, et mon frère, qui est très en colère, te tuera.

Zucco : Tu m'as dit que tu savais ce que c'était qu'un secret. Est-ce que tu le sais vraiment ?

La Gamine : C'est la seule chose que je sais parfaitement. Dis-moi ton nom, dis-moi ton nom.

Zucco : Zucco.

La Gamine : Roberto Zucco. Je n'oublierai jamais ce nom. Cache-toi sous la table ; voilà du monde.

Beaucoup de bruit pour rien, William Shakespeare, trad.
Jean-Michel Déprats ; Acte IV Scène 1

Bénédict : Madame Béatrice, vous avez pleuré tout ce temps ?

Béatrice : Oui, et je veux pleurer encore.

Bénédict : Ce n'est pas ce que je désire.

Béatrice : Vous n'avez pas à le désirer, je pleure de mon plein gré.

Bénédict : En vérité, je crois que votre belle cousine est diffamée.

Béatrice : Ah, combien il mériterait ma reconnaissance l'homme qui lui rendrait justice !

Bénédict : Y a-t-il un moyen de vous donner cette preuve d'amitié ?

Béatrice : Un moyen fort simple, mais c'est l'ami qui manque.

Bénédict : Est-ce à la portée d'un homme ?

Béatrice : C'est une affaire d'homme, mais pas la vôtre.

Bénédict : Je n'aime rien au monde autant que vous... n'est-ce pas étrange ?

Béatrice : Aussi étrange que peut l'être... ce dont j'ignore tout. Il me serait aussi facile de vous dire que je n'aime rien autant que vous, mais ne me croyez pas ; et pourtant je ne mens pas ; je n'avoue rien, je ne nie rien. Je suis peinée pour ma cousine.

Bénédict : Sur mon épée, Béatrice, tu m'aimes.

Béatrice : Ne jurez pas de crainte de vous rétracter.

Bénédict : Je veux jurer sur mon épée que vous m'aimez et je la ferai avaler à quiconque prétend que je ne vous aime pas.

Béatrice : N'allez-vous pas ravalé votre serment ?

Bénédict : Jamais, à quelque sauce qu'on l'accommode. Je proteste que je t'aime.

Béatrice : Alors, que Dieu me pardonne !

Bénédict : Quelle faute, douce Béatrice ?

Béatrice : Vous m'avez interrompue au bon moment, j'allais protester que je vous aime.

Bénédict : Alors, fais-le de tout ton coeur.

Béatrice : Je vous aime avec tant de coeur qu'il ne m'en reste plus pour protester.

Bénédict : Tiens, ordonne-moi de faire n'importe quoi pour toi.

Béatrice : Tue Claudio.

Bénédict : Pour rien au monde !

Béatrice : C'est moi que vous tuez par ce refus. Adieu.

Bénédict : Attends, douce Béatrice !

Béatrice : Vous avez plus de courage pour être mon ami que pour vous battre avec mon ennemi.

Bénédict : Claudio est ton ennemi ?

Béatrice : Ne s'est-il pas montré un parfait misérable, lui qui a calomnié, méprisé, déshonoré ma parente ? Ô Dieu, si j'étais un homme ! Je lui dévorerais le coeur sur la place même du marché.

Bénédict : Écoute-moi, Béatrice...

Béatrice : Ah, si j'étais un homme pour lui régler son compte, ou si j'avais un ami qui agisse en homme pour mon compte ! J'ai beau le souhaiter, je ne serai jamais un homme, alors je mourrai femme à force de gémir.

Bénédict : Attends, chère Béatrice. Par cette main, je t'aime.

Béatrice : Pour l'amour de moi, employez-la à autre chose qu'à prêter serment.

Bénédict : Pensez-vous en votre âme et conscience que le Comte Claudio a outragé Héro ?

Béatrice : Oui, aussi sûr que j'ai une pensée ou une âme.

Bénédict : Il suffit ! Je m'engage, je vais le provoquer. Je vous baise la main et je vous quitte. Par cette main, Claudio me le paiera cher. Jugez-moi selon ce que vous apprendrez de mes actes. Allez réconforter votre cousine ; il faut que je dise qu'elle est morte : et maintenant, adieu.

399 secondes, Fabrice Melquiot

Artème Alalune : Qu'est ce que tu fais ?

Danaé De Gravida : Je te cause ?

Artème Alalune : Moi, je te cause. Qu'est ce que tu fais ?

Danaé De Gravida : Tu vois.

Artème Alalune : Je vois.

Danaé De Gravida : Qu'est ce que tu vois ?

Artème Alalune : Une épingle à nourrice.

Danaé De Gravida : Parce que j'ai perdu ma clef.

Artème Alalune : La clef de ton cadenas.

Danaé De Gravida : Casse-toi, maintenant.

Artème Alalune : Je te regarde. Comme ça je saurai faire, quand je voudrai, comme toi, dans n'importe quelle rue de Berlin, voler un vélo.

Danaé De Gravida : Je veux bien que tu me regardes, parce que j'adore attirer l'attention, mais en même temps j'aime pas.

Artème Alalune observe Danaé De Gravida, qui s'affaire.

Artème Alalune : J'ai horreur des filles comme toi, qui transpirent, je leur fais pas confiance.

Danaé De Gravida : Je vais te mettre la misère.

Artème Alalune : Je dis pas ça méchamment, mais avec les garçons, ça doit - Enfin, quand tu vas au lit avec un garçon, ça doit être - Est-ce que tu fais l'amour avec une serviette-éponge ? J'ai un problème.

Danaé De Gravida : Tu pourrais faire des concours de problèmes. Tu as un physique qui dit ça. Un physique de fille à problèmes.

Artème Alalune : Et c'est quoi, au juste, un physique comme celui dont tu parles.

Danaé De Gravida : Moi, quand je regarde une fille comme toi, avec tous tes problèmes, ça me donne envie de me vérifier, et je me vérifie, et moi j'ai pas de problèmes, alors je compatis moi, je ne peux pas m'empêcher de compatir, et ça me rend triste, triste pour toi, et tout est triste en moi quand je te regarde, ma pauvre petite.

Artème Alalune : J'ai un autre problème.

Danaé De Gravida : Quoi ?

Artème Alalune : C'est mon vélo.

Danaé De Gravida : Répète.

Artème Alalune : Tu as l'air bouchée comme fille : ton épingle à nourrice, elle est dans mon cadenas.

Danaé De Gravida : Ah.

Silence.

Artème Alalune : Et tu continues ?

Danaé De Gravida : Si je fais les choses à moitié, ça m'endort.

Artème Alalune : Je vais crier à l'aide.

Danaé De Gravida : Tu ne sais pas à quel point je suis méchante.

Artème Alalune : J'y tiens à cette bicyclette, on a vécu des choses.

Danaé De Gravida : C'est bon, la marche à pied. Moi, j'ai des problèmes de rachis.

Artème Alalune : Je croyais que c'était moi la fille à problèmes.

Danaé De Gravida : Tu ne vois pas que je suis le genre de fille avec qui on ne discute pas, parce que je suis le genre de fille qui ressemble à un garçon qui se fabrique des sarbacanes avec des stylos billes.

Artème Alalune : Ouh, j'ai peur, ouh.

Danaé De Gravida : Laisse-moi.

Artème Alalune : Et pourquoi ?

Danaé De Gravida : Parce que tu veux vivre.

Silence.

Artème Alalune : Je vais te frapper, je vais te faire frapper, je connais des gens qui ne demandent que ça. J'ai même failli coucher avec l'un d'entre eux, et puis au dernier moment, je me suis dit : non, c'est super, super bien d'être vierge. Et toi ?

Silence.

Danaé De Gravida : C'est vraiment très embêtant que ce soit ta bécane. Tu ne veux pas me la donner ?

Artème Alalune : Si tu me l'avais demandé, je te l'aurais peut-être prêtée, parce qu'on est pas des sauvages, on a peut-être des problèmes et chacune les siens, mais on n'est pas -

Danaé De Gravida : Tu ne veux pas ?

Artème Alalune : Il a une vingtaine de vitesses et j'ai pas déraillé une fois. La selle est un peu dure, mais j'aime bien. Après, on sent ses fesses.

Danaé De Gravida retire l'antivol de la bicyclette d'Artème Alalune.

Danaé De Gravida : Ça y est !

Artème Alalune : Tu as réussi.

Danaé De Gravida : J'ai une tête à rater ?

Artème Alalune : Là, je peux crier.

Danaé De Gravida : Il te reste dans les six ou sept secondes avant que je me tire sur ta bécane.

Artème Alalune : À l'aide ! À l'aide ! Elle me vole, c'est elle ! C'est elle !

Danaé De Gravida sort un couteau de sa poche et frappe Artème Alalune.

Danaé De Gravida : Tu n'es vraiment pas futée.

Artème Alalune : Qu'est ce que tu fais ?

Danaé De Gravida : Je te l'avais dit.

Artème Alalune : Tu m'as -

Danaé De Gravida : Tu n'écoutes pas quand on te parle, on ne t'a jamais dit que tu n'écoutais pas ?

Artème Alalune : Si.

Danaé De Gravida : Tu vois.

Amphitryon, Plaute, trad. Édouard Sommer ; Acte I, Scène 1

Sosie : Quel courage ou plutôt quelle audace, quand on sait comment se comporte notre jeunesse, de se mettre en route seul, la nuit, à l'heure qu'il est ! Ne pouvait-il pas attendre qu'il fût jour ?

Mercure (*à part*) : En voilà un d'une espèce rare. Mais à qui en a-t-il ? Le voilà qui regarde le ciel.

Sosie : Je ne pense pas avoir vu jamais une nuit aussi longue, si ce n'est celle que je passai tout entière au gibet, après les étrivières ; mais, ma foi, celle-ci me semble bien plus longue encore. Allons, portons à Alcmène le message de mon maître... Mais quel est cet homme, à pareille heure, devant notre maison ? Cela ne me présage rien de bon.

Mercure (*à part*) : Voyez la couardise !

Sosie (*à part*) : Qui est là ?

Mercure (*à part*) : Il a peur, nous allons rire. (*Haut.*) Allons, mes poings ! Voilà trop longtemps que vous laissez jeûner mon estomac.

Sosie (*à part*) : Bon ! Mon homme se met sous les armes.

Mercure (*à part*) : Ah ! Je rosserai d'importance...

Sosie (*à part*) : Qui donc ?

Mercure (*à part*) : Le premier qui passera par ici ; je lui fais avaler mes deux poings.

Sosie (*à part*) : Grand merci ! Je ne mange jamais la nuit, et puis je sors de table ; crois-moi, garde ce plat pour des gens de haut appétit.

Mercure (*à part*) : Je sens quelqu'un ; gare à lui !

Sosie (*à part*) : Est-ce que par hasard je me serais fait sentir ?

Mercure : Et quelqu'un qui ne doit pas être loin d'ici ; mais il a fait une fameuse traite !

Sosie (*à part*) : C'est un sorcier.

Mercure : Des paroles ont volé jusqu'à mon oreille.

Sosie (*à part*) : Ah ! Malheureux ! Mes paroles ont des ailes ; que ne les ai-je coupées !

Mercure : C'est là, si je ne me trompe, sur la droite, qu'une voix vient frapper mon oreille.

Sosie (*à part*) : Je tremble, je suis tout saisi. Si l'on me demandait où je me trouve, je ne saurais que répondre ; impossible de faire un pas, tant j'ai peur. Allons, pauvre Sosie, c'en est fait de ton message et de toi. Mais non, montrons-nous hardi à la réplique, cela nous donnera l'air brave et nous épargnera les coups.

Mercure : Où vas-tu, toi qui portes Vulcain renfermé dans de la corne ?

Sosie : Je demeure ici, te dis-je, et je suis un serviteur de la famille.

Mercure : À d'autres ! Détale, ou les coups vont pleuvoir.

Sosie : Quoi ! J'arrive, et tu veux m'empêcher d'entrer chez nous ?

Mercure : Chez vous, ici !

Sosie : Oui, chez nous.

Mercure : Çà, qui est ton maître ?

Sosie : Amphitryon, maintenant général des Thébaine, le mari d'Alcmène.

Mercure : Que dis-tu ? Et ton nom, à toi ?

Sosie : Les Thébains me nomment Sosie, fils de Dave.

Mercure : Assurément tu seras rossé, pour t'apprendre à mentir de la sorte.

Sosie : Assurément je n'en ai pas envie.

Mercure : Assurément tu le seras, malgré ton peu d'envie ; on ne te laissera pas le choix, assurément.

Il le bat.

Sosie : Ah ! De grâce !

Mercure : Oses-tu dire encore que tu es Sosie, quand c'est moi qui le suis ?

Sosie : Aïe ! Je n'en puis plus.

Mercure : Bagatelle, auprès de ce qu'on te réserve ! À qui es-tu, maintenant ?

Sosie : À Amphitryon, te dis-je, moi, Sosie.

Mercure : Cent autres coups vont payer ton effronterie : c'est moi qui suis Sosie, et non pas toi.

Sosie : Par les dieux ! Ne suis-je pas Sosie, l'esclave d'Amphitryon ? Notre vaisseau ne m'a-t-il amené ici, cette nuit, du port Persique ? Mon maître ne m'a-t-il pas envoyé céans ? Ne suis-je pas planté là devant la porte de notre maison ? L'homme que voici ne m'a-t-il pas roué de coups ? Si fait, ma foi, car j'en ai encore les mâchoires tout endolories.

Mercure : Tu n'as fait que mentir. C'est moi qui suis le Sosie d'Amphitryon ; notre vaisseau est parti cette nuit du port Persique ; nous avons pris la ville où régnait le roi Ptérélas, et nous avons vaincu

les légions des Téléboens, dans un combat où Amphitryon a tué Ptérélas de sa propre main.

Sosie : Cet homme, avec tout ce, qu'il me chante, me ferait douter de moi-même. Il dit de point en point tout ce qui s'est passé là-bas. Qui suis-je alors, si je ne suis pas Sosie ? Dis-le-moi.

Mercure : Quand je ne voudrai plus être Sosie, sois-le, à la bonne heure. Mais à présent que je le suis, si tu ne t'en vas d'ici comme un étranger que tu es, je tombe sur toi à bras raccourcis.

La demande en mariage, Anton Tchekov, trad. Françoise Morvan et Andréi Marcovicz ; Scène 3

Natalia Stépanovna (*entrant*) : Ah mais, ça par exemple ! Bonjour, Ivan Vassiliévitch !

Lomov : Bonjour, très honorée Natalia Stépanovna !

Natalia Stépanovna : Excusez, je suis en blouse, en tous les jours... On écosse les pois pour les mettre à sécher. Pourquoi êtes-vous resté si longtemps sans venir ? Asseyez-vous.

Ils s'asseyent.

De quoi s'agit-il ?

Pause.

Eh bien ?

Lomov : Je m'efforcerai d'être bref. Vous n'êtes pas sans savoir, honorée Natalia Stépanovna, que, depuis longtemps déjà, depuis l'enfance même, j'ai l'honneur de connaître votre famille. Les familles Lomov et Tchouboukov ont toujours entretenu les relations les plus amicales, et, même, c'est le cas de le dire, familiales. De plus, comme vous daignez le savoir, mes terres et les vôtres se touchent de très près. Si vous daignez vous en souvenir, mes Petits Près aux Boeufs jouxtent votre bois de bouleau.

Natalia Stépanovna : Pardon de vous interrompre. Vous dites « mes Petits Près aux Boeuf »... Mais est-ce qu'ils sont à vous ?

Lomov : Bien sûr...

Natalia Stépanovna : Ça, par exemple ! Les Petits Près aux Boeufs, ils sont à nous et pas à vous !

Lomov : Mais non, ils sont à moi, très honorée Natalia Stépanovna.

Natalia Stépanovna : Première nouvelle. D'où tenez-vous qu'ils sont à vous ?

Lomov : Comment, d'où je le tiens ? Je parle de ces Petits Près aux Boeufs qui se glissent en coin entre votre bois de bouleaux et le Marais Brûlé.

Natalia Stépanovna : Mais oui, mais oui... Ils sont à nous.

Lomov : Non, vous faites erreur, très honorée Natalia Stépanovna - ils sont à moi. C'est mis dans les papier, très honorée Natalia Stépanovna. Les Petits Près aux Boeufs ont été objet de litige autrefois, c'est vrai ; mais, n'est-ce pas, à présent, tout le monde le sait, qu'ils sont à moi. L'affaire est close.

Natalia Stépanovna : Non, mais, vous plaisantez, tout simplement, ou vous vous moquez de moi... Ça, pour une surprise ! Nous possédons une terre depuis bientôt trois cents ans, et, de but en blanc, on vient nous dire que cette terre n'est pas à nous ! Ivan Vassiliévitch, pardonnez-moi, mais je n'en crois pas mes oreilles... Ce n'est pas que j'y tiens, à ces Petits Près. Ils ne font que cinq hectares et ils valent à peine trois cents roubles, mais c'est l'injustice qui me révolte. Dites ce que vous voulez, mais, l'injustice, moi, je ne supporte pas. Les Petits Près sont à nous, point.

Lomov : Moi, Natalia Stépanovna, les Petits Près, je n'en ai pas besoin, mais c'est le principe. Si vous voulez, je vous en prie, je vous les offre.

Natalia Stépanovna : C'est moi qui peut vous les offrir, ils sont à moi !... Tout cela est pour le moins étrange, Ivan Vassiliévitch !

Lomov : D'après vous, alors, je suis un usurpateur ? Madame, jamais je ne me suis emparé des terres d'autrui et je ne permettrai à personne de m'en accuser... (*Il se dirige précipitamment vers la carafe et boit de l'eau.*) Les Petits Près aux Boeufs sont à moi !

Natalia Stépanovna : C'est faux, à nous !

Lomov : À moi !

Natalia Stépanovna : C'est faux ! Je vais vous le prouver !
Aujourd'hui même, je vais envoyer mes faucheurs dans ces Petits
Près !

Lomov : Pardon ?

Natalia Stépanovna : Aujourd'hui même je vais envoyer mes
faucheurs !

Lomov : Et, moi, à coups de pieds !...

Natalia Stépanovna : Essayez-voir !

Lomov (*se plaquant une main sur le coeur*) : Les Petits Près aux
Boeufs sont à moi ! Vous comprenez ? À moi !

Natalia Stépanovna : Ne criez pas, s'il vous plaît ! Vous pouvez crier
et hurler de rage tant que vous voulez chez vous, mais, ici, je vous
demande de respecter les limites !

Lomov : (*Il crie.*) Les Petits Près aux Boeufs sont à moi !

Natalia Stépanovna : À nous !

Lomov : À moi !

Natalia Stépanovna : À nous !

Lomov : À moi !

Le bruit des os qui craquent, Suzanne Lebeau ; Scène 1

Elikia

Il faut partir... sans faire craquer les branches.

Sans laisser de traces.

La nuit noire pouvait aussi nous faire trébucher et tomber...
Je l'ai pris sur mon dos pour les premiers pas, les plus dangereux.
J'ai fais un pas...
Le petit avait l'instinct de la fuite.
Il mêlait sa respiration au vent et je l'entendais à peine.
J'ai fait un deuxième pas.
Un pied suspendu dans le vide
et l'autre qui touchait à peine la terre.
Mon coeur battait comme un tam-tam.
Le petit à croisé ses mains sur mon coeur qui s'est calmé...
laissant la nuit au choeur des ronflements...
J'ai fais quelques pas rapides plus assurés.
Nous étions partis.

Joseph

Elle m'a déposé sur un nid d'herbe.
Légère comme une algue,
elle est retournée vers le camp effacer les traces.
J'attendais, immobile...
J'ai entendu un souffle d'herbes froissées.
Et déjà, elle était à mes côtés.
Elle m'a pris par la main et s'est mise à courir, courir comme une folle.

Elikia

Suis-moi, suis, suis, cours.

Joseph

**Tu vas trop vite.
Tu me fais mal.**

Elikia

Cours ! Cours plus vite !

Joseph

Elle courait... courait...
J'étouffais.

Elikia

Il n'avait pas le rythme que la peur donne aux jambes...

Joseph

Je ne... peux plus...

Elikia

Regarde devant toi... Cours...

Joseph

Tu... vas trop... vite...

Elikia

Il est tombé comme une petite chose,
le pied dans une branche.

Joseph

Laisse-moi ici ! Laisse-moi.

Elikia lui met la main sur la bouche pour le faire taire.

Elikia

**Tais-toi ! Tu veux te faire tuer ?
Te faire battre à mort comme un chien enragé ?
Quand ils retrouvent les fuyards,
et ils les retrouvent toujours...
C'est vingt coups de bâton chacun.
Vingt coups jusqu'au sang
et celui qui ne frappe pas assez fort
est battu à mort lui aussi.
C'est ça que tu veux ?**

Joseph
Laisse-moi, ici.
Je ne veux pas aller avec toi.
Sa colère me brûlait les épaules...

Elikia
Ton village...

Joseph
C'est trop loin.
Pourquoi tu m'amènes ?
Pourquoi ?

Elikia
Il répétait « Pourquoi ?... pourquoi ?... pourquoi ? »
Comme si j'avais une réponse...

Joseph
Pourquoi tu m'amènes avec toi ?

Elikia
Toute seule, j'ai trop peur.
Il a levé la tête
pour voir si je me moquais de lui.
Ma colère a fondu.
Il était trop petit pour comprendre.

Joseph
Elle s'est assise à côté de moi.

Elikia
Quel âge as-tu ?

Joseph
8 ans...

Elikia
8 ans. Tu connais la date d'aujourd'hui ?

Joseph sort une petite branche sur laquelle il fait des entailles. Il compte.

Joseph
Si je ne me suis pas trompé, c'est le 10 mars...

Elikia
Mars...
J'ai déjà 13 ans...

J'ai dit « 13 ans »... et mon cœur s'est serré.
Dans la forêt, il ne fêtent que le jour où tu es pris.
D'où tu viens ?

Joseph
De la côte. De Namba... On est pêcheurs.

Elikia
Si tu veux retrouver Namba, il faut marcher.

Joseph
Je ne connais pas le chemin.

Elikia
Si on suit la rivière,
tu penses qu'on peut y arriver ?

Joseph
Namba n'est pas loin d'une rivière.
Tu penses que c'est celle dont tu parles ?

Elikia
Tu peux me croire...
Cherchons la rivière.

« Le Magicien », Hanokh Levin

Le Magicien est occupé à ranger ses différents accessoires. Entre un homme très embarrassé.

Le Monsieur : Excusez-moi. *(un temps)* Excusez-moi, monsieur le magicien. *(un temps)* Pourriez-vous m'excuser un instant, monsieur le magicien ?

Le Magicien : Vous ne voyez pas que je suis occupé ?

Le Monsieur : Pardon. *(il sort. Entre à nouveau)* Excusez-moi. Je... *(un temps)* Excusez-moi de...

Le Magicien : C'est à quel sujet ?

Le Monsieur : Au sujet de... ma femme.

Le Magicien : Pardon ?

Le Monsieur : Ma femme. Il y a dix minutes, vous avez eu l'amabilité de la scier.

Le Magicien : Exact. *(il reprend son occupation. Voit que l'homme ne s'en va pas)* Monsieur attend quelque chose ?

Le Monsieur : Non, mais... ma femme.

Le Magicien : Oui.

Le Monsieur : Vous l'avez coupée en deux.

Le Magicien : Ca, vous l'avez déjà dit.

Le Monsieur : C'est que, elle est toujours coupée.

Le Magicien : Oui. Où est le problème ?

Le Monsieur : Je voulais juste vous demander... Je ne prétends pas m'y connaître en magie, mais... Quand avez-vous l'intention de la recoller ?

Le Magicien : Pardon ?

Le Monsieur : Je veux dire quand recollez-vous les deux morceaux de ma femme ?

Le Magicien : Je ne recolle rien du tout, monsieur, vous me prenez pour un menuisier ?

Le Monsieur : Pardon, pardon.

Le Magicien : De rien.

Le Monsieur : *(se tourne pour sortir. S'arrête)* Tout de même...

Le Magicien : Quoi ?

Le Monsieur : Ma femme. Elle est coupée en deux et monsieur doit la recoller, pardon, la remettre comme elle était avant. *(un temps)* Vous vous rappelez, n'est-ce pas ? Elle s'est portée volontaire il y a dix minutes pour que vous la coupiez en deux. Et vous, vous l'avez coupée en deux. Maintenant on attend de voir le tour.

Le Magicien : Le tour ?! Mais je ne fais pas de tours, moi, monsieur ! Je fais de la magie !

Le Monsieur : Bien sûr. Et ma femme ?

Le Magicien : Quoi, votre femme ?

Le Monsieur : Elle est coupée ! Comment voulez-vous qu'elle vive en deux morceaux séparés ?

Le Magicien : Pourquoi n'appellez-vous pas une ambulance ? Si ce que vous dites est vrai, il me semble qu'elle a surtout besoin d'un médecin .

Le Monsieur : Hein ? Quoi ? Mais... il doit bien y avoir un truc ! C'est un tour avec un truc !

Le Magicien : Ne recommencez pas avec votre tour ! Ecoutez, moi, j'ai scié poliment, ce n'est pas pour avoir un emmerdeur sur le dos !

Le Monsieur : Vous allez immédiatement me recoller ma femme !

Le Magicien : Premièrement, vous ne me criez pas dessus, parce que si vous m'énervez, je peux vous transformer en lapin. Deuxièmement, en ce qui concerne votre femme, si elle est vraiment en deux morceaux, eh bien, à l'évidence, elle est morte.

Le Monsieur : Morte ?!

Le Magicien : Elle a été sciée en deux, non ?

Le Monsieur : Mais vous êtes magicien !!

Le Magicien : Et alors ?

Le Monsieur : Scier ma femme en deux, ça, moi aussi je peux le faire !

Le Magicien : Inutile, je l'ai déjà fait.

La pluie d'été, Marguerite Duras

C'est tôt dans la matinée. C'est dans la cuisine, la pièce principale de la maison. Il y a une longue table rectangulaire, des bancs et deux chaises. La mère c'est là qu'elle se tient. Cette femme assise et qui regarde entrer Ernesto c'est elle. Elle regarde puis elle se remet à éplucher des pommes de terre. Douceur.

La mère : T'es encore un peu en colère Ernestino.

Ernesto : Oui.

La mère : Pourquoi...Tu sais pas. Comme d'habitude.

Silence.

Ernesto : Oui, je sais pas.

La mère attend longtemps et en silence qu'Ernesto parle.

Ernesto : Tu épluches des pommes de terre.

La mère : Oui.

Silence. Puis Ernesto crie.

Ernesto : Le monde, il est là, de tous les côtés, il y a des tas de choses, des événements de toutes catégories et toi t'es là à éplucher des pommes de terre du matin au soir tous les jours de l'année... Tu peux pas changer d'légumes à la fin ?

La mère : Tu s'rais à pleurer pour une chose pareille, t'es fou ou quoi ce matin ?

Ernesto : Non.

Douceur revenue. Long silence. La mère épluche. Ernesto la regarde.

La mère : T'es pas un peu en avance pour revenir de l'école Ernestino ?

Silence.

La mère : Tu voulais peut-être me dire quelque chose Ernesto, non ?

Lent à répondre, Ernesto.

Ernesto : Non. (temps) Si.

La mère : Ça peut arriver quelque chose à dire...

Ernesto : Ça peut, oui.

La mère : Je me disais aussi...Tu vois...

Ernesto : Oui.

Silence.

La mère : Comme ça peut aussi arriver le contraire ?

Ernesto : Ça peut aussi, oui.

Silence.

La mère : C'est comme tu veux Ernesto.

Ernesto : Oui.

Silence.

La mère : C'est peut être que c'que tu veux me dire tu peux pas le dire...

Ernesto : C'est ça, je peux pas te l'dire...

Lenteur. Douceur.

La mère : Pourquoi donc ?

Ernesto : Ça te ferait du chagrin, alors je peux pas.

La mère : Et pourquoi ça me ferait du chagrin ?

Ernesto hésite.

Ernesto : Parce que. Et puis tu comprendrais pas ce que je te dis. Alors, du moment que tu comprendrais pas c'est pas la peine que je te le dis.

La mère : Mais alors, j'aurais pas de chagrin si je comprendrais pas.

La mère attend. Silence. Puis Ernesto crie.

Ernesto : 'Man, je te dirai, m'man...m'man, je retournerai pas à l'école parce que à l'école on m'apprend des choses que je sais pas. Voilà.

La mère s'arrête d'éplucher. Silence.

La mère répète, lentement : Parce-que-à-l'école-on-m'apprend-des-choses-que-jesais-pas...

Ernesto : Ouais.

La mère réfléchit. Puis elle regarde Ernesto. Puis elle sourit Ernesto sourit pareil.

La mère : En voilà une bien bonne.

Ernesto : Ouais.

Silence. Puis les deux, tout à coup, ils rient... Ils rient. Ils épluchent, ils rient. Silence.

Ernesto : Tu comprends ce que je t'ai dit, m'man.

Silence. La mère réfléchit.

La mère : C'ta dire. Je peux pas dire comment je l'comprends... Si c'est la bonne manière...Mais quelque chose il m'semble que j'comprends quand même, oui.

Ernesto : Laisse tomber m'man...

La mère : Oui.

Silence. La mère épluche de nouveau, de temps en temps elle regarde son enfant, Ernesto.

Ernesto : T'as donc pas compris un peu ce que je te disais m'man ?

La mère : Quelque chose je vois... mais faut pas trop s'avancer quand même...

Ernesto : T'as raison, faut pas trop s'avancer.